

LE COUP DE FOUDRE DU PUBLIC



JOUR2FÊTE et MILLE ET UNE PRODUCTIONS présentent

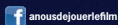
À nous de jouer!

*Changer l'école
pour que chacun y trouve sa place*



UN FILM DE ANTOINE FROMENTAL

Jour2Fête Production et Mille et une productions présentent À nous de jouer ! UN FILM DE Antoine Fromental CHEF OPÉRATEUR Nicolaos Zafiriou
INGÉNIEURS DU SON ET MONTAGE SON Jean-Barthelemy Velay MONTAGE Cécile Dubois MUSIQUE Samuel « Devoil » Nicolas PRODUIT PAR Sarah Chazelle et Etienne Ollagnier
POUR Jour2Fête Production Anne-Cécile Berthomeau ET Edouard Mauriat POUR Mille et une productions DISTRIBUTION ET VENTES INTERNATIONALES Jour2Fête.



JOUR2FÊTE et MILLE ET UNE PRODUCTIONS présentent

À nous de jouer!

*Changer l'école
pour que chacun y trouve sa place*

UN FILM DE ANTOINE FROMENTAL

Durée : 91 min

Format : DCP

SORTIE LE 8 NOVEMBRE 2017

Matériel de presse téléchargeable sur www.jour2fete.com

DISTRIBUTION

JOUR2FÊTE

Sarah Chazelle & Étienne Ollagnier

9, rue Ambroise Thomas – 75009 Paris

Tél. 01 40 22 92 15

contact@jour2fete.com

PRESSE

Rendez-vous

Viviana Andriani, Aurélie Dard

2, rue Turgot – 75009 Paris

Tél. 01 42 66 36 35

viviana@rv-press.com

aurelie@rv-press.com

www.rv-press.com

SYNOPSIS

À Clichy, en banlieue parisienne, le principal du collège Jean Macé a décidé d'encourager les méthodes alternatives pour lutter contre l'échec scolaire. Au cœur de ce projet, deux classes : la classe rugby et la classe théâtre. Cette année, le défi est double — participer aux championnats de France, pour les uns, monter sur la grande scène du théâtre de Clichy, pour les autres.



Avec un mélange de fragilité et d'enthousiasme, À NOUS DE JOUER ! dresse un portrait riche et complexe de la société d'aujourd'hui, tout en posant une question essentielle : comment changer l'école pour que chacun y trouve sa place ?

ENTRETIEN AVEC ANTOINE FROMENTAL

Comment en êtes-vous venu à réaliser ce documentaire sur le collège Jean Macé de Clichy ?

J'ai réalisé mon premier moyen métrage, *Chevaliers errants au sud de l'Anamour* en 2007. Si je me destinais plutôt à la fiction, une idée me travaillait cependant depuis longtemps : celle de capter le passage du temps en montrant les transformations d'individus sur une temporalité longue. J'avais donc commencé à filmer avec mes petites caméras une bande de copains de l'université sur plusieurs années en me disant qu'ils se marieraient un jour, qu'ils deviendraient papas. Un ami acteur et metteur en scène de théâtre, Thomas Matalou, me parle d'un atelier auquel il participe dans un collège de Clichy, pour une classe à horaires aménagés théâtre qui accueille les enfants de la 6ème à la 3ème. Je décide de suivre cette classe sur quatre ans et tout va très vite : dès la rentrée en 6ème, j'arrive au collège avec un chef opérateur et un ingénieur. Nous rencontrons la prof de théâtre et nous commençons à filmer les cours. Mais rapidement, je commence à douter : alors que je voulais surtout mettre les enfants au cœur du dispositif, je me rends compte qu'on ne les voit pas assez et que nous sommes trop concentrés sur les professeurs de théâtre. Nous décidons donc à la rentrée de janvier d'assister aux autres cours de cette classe. Et là, nous découvrons soudain de multiples personnalités aux caractères bien trempés. Commence alors à se dessiner une sorte de complicité entre les élèves et nous. On sent chez eux une aisance et une vraie envie d'être des personnages, bien au-delà du seul cours de théâtre.

La méthode et l'approche ont donc évolué en cours de tournage ?

Oui, d'autant plus qu'on a décidé d'interviewer le principal du collège, Christian Comès, car on se disait que si cette classe à horaires aménagés existait, c'est bien qu'il avait donné son accord. Et là j'ai immédiatement réalisé que, sous ses airs un peu austères de principal, il avait une vision absolument unique de la pédagogie, de l'école et des enfants d'aujourd'hui. Cela fait vingt-cinq ans qu'il travaille en banlieue et voit des enfants en souffrance scolaire. Mais il se présente comme quelqu'un de pragmatique. Pour lui, lorsqu'on propose à un élève en difficulté un projet qui convient à sa personnalité (que ce soit du théâtre, de la musique ou du sport), il peut s'épanouir et obtenir en plus de meilleures notes. Christian Comès est attaché à une pédagogie de projets, qui propose en quelque sorte des menus permettant à chaque élève de trouver son chemin selon son profil. Le collège tel que je l'ai connu n'existe plus, c'est-à-dire que les gens de la classe moyenne aisée n'envoient quasiment plus leurs enfants à l'école publique. Il me décrit le risque de ghettoïsation de l'école publique, laquelle va logiquement concentrer tous les problèmes et toutes les critiques. Il faut donc, selon lui, attirer les élèves, les bons comme les mauvais, car si les différentes classes sociales ne se croisent plus à l'école, la société de demain restera forcément segmentée. La classe rugby, qui sera créée deux ans plus tard, a par exemple permis d'attirer au collège Jean Macé des élèves qui étaient en école privée à Levallois-Perret. Je décide alors de suivre ce principal pour voir comment il fait tenir cette conception de la pédagogie sur la durée et je me dis qu'il me faut apprendre à connaître ces enfants qui viennent d'horizons culturels et sociologiques très différents du mien. Regarder comment fonctionne cette pédagogie, se demander si elle permet aux enfants de s'épanouir et sortir de la pensée verticale et élitiste : telles étaient les nouvelles lignes du projet.

Sur ces quatre années de tournage, on voit essentiellement dans le film la dernière année. Comment s'est opéré ce choix ?

L'idée de base était en effet de montrer les quatre ans de cette classe de théâtre et les progrès effectués, avec différentes parties et des liens entre chaque partie. Je suis allé au collège Jean Macé toutes les semaines, il y a eu 200 jours de tournage et 700 heures de rushes. Dès la fin de la première année, on a commencé à aller chez les enfants et à les écouter. Ils nous parlaient de leur vision de la vie, de leurs relations sociales et c'était passionnant de les voir traverser l'adolescence et évoluer au niveau politique, social ou amoureux. Et ce qu'on voit dans la dernière année est l'accomplissement de ces années d'intimité et de complicité avec eux. C'est comme si les trois ans qui ont précédé avaient servi

de vaste travail préparatoire. Ils se sont habitués à la présence de la caméra et une sorte de logique fantôme s'est mise en place grâce à ce rapport de confiance qui s'est construit chez eux d'après-midi en après-midi. Quand on a commencé à filmer leur dernière année, il m'a semblé évident que ce serait la plus intense. Dès la rentrée en 3ème, j'ai compris que le film allait uniquement se concentrer sur cette dernière année. D'autant que cette durée de neuf mois qui va de septembre à juin incarne quelque chose d'extraordinairement naturel, c'est la réalité dans ce qu'elle a de plus intime et de plus évident, ce n'est pas une durée insaisissable mais elle laisse le temps de ressentir concrètement les développements des individus, l'apprentissage, les difficultés.

On sent qu'un vrai regard cinématographique est posé sur cette dernière année scolaire. Les plans d'ouverture sur la cour d'école vide nous plongent d'emblée dans une atmosphère particulière.

Dans les premiers plans d'*À nous de jouer!* le lieu a un côté très chaleureux car je me sentais bien dans cette cour de récréation très colorée. Il y avait dans ce collège des aspirants délinquants, il y avait de la violence, mais moi je n'ai jamais eu aucune inquiétude durant le tournage, j'ai même passé beaucoup de journées sur place sans mon équipe, simplement pour discuter avec les gens ou me balader dans les couloirs vides. J'aime l'errance et la déambulation dans un lieu déserté et cette séquence d'ouverture est aussi là pour exprimer combien ce collège a été pour moi un lieu poétique et convivial. C'était l'école idéale à mes yeux. J'ai beaucoup souffert à l'école et je me suis dit que j'aurais bien aimé étudier dans un tel collège, où le principal et les profs se soucient du bien-être de leurs élèves.



La pièce jouée cette année-là par la classe, *Roméo et Juliette*, permet aux élèves de parler d'eux et de leurs préoccupations sur la mixité, les religions, la coexistence.

Au départ, leur enseignante avait choisi de leur faire jouer *Antigone* de Sophocle. Mais durant les deux premiers mois, on sentait que la pièce ne leur parlait pas. Un jour, ils disent ouvertement en atelier qu'ils ne croient pas en la pièce et ne comprennent pas l'histoire de cette femme qui se sacrifie jusqu'au bout sans un gramme d'hésitation. Ça ne recouvre rien de ce que eux expérimentent dans leur réalité. Ils proposent alors *Roméo et Juliette* qui parle de deux familles avec des religions différentes ; qui est plus proche de leur quotidien et de ce qu'ils vivent. De plus, ils connaissent bien la pièce parce qu'ils ont tous vu le film de Baz Luhrmann, *Roméo + Juliette*. Après ce mini-putsch contre *Antigone*, leur enseignante a fait preuve d'une grande ouverture. Les élèves ont alors commencé à élaborer la pièce et à écrire plusieurs scènes. Ce fut un vrai moteur cette année-là ; les gamins étaient motivés parce qu'ils voyaient qu'on leur laissait la liberté de suivre leurs aspirations.

Vous ne filmez pas les parents ni le reste de l'école. Le film se concentre vraiment sur les classes de théâtre et de rugby.

Il existe déjà beaucoup de films sur l'école et la plupart montrent des séquences de cours. Mais je trouvais au final original de faire un film sur le collège d'aujourd'hui en mettant en avant les expériences artistiques et sportives. Ça ne veut pas dire que le hors-champ n'existe pas, tout le monde sait que les élèves vont aussi en cours de maths ou d'anglais. Mais nous souhaitons insister sur ce qui est différent et montrer quelque chose d'assez inédit, c'est-à-dire une école de la République où on joue au rugby et au théâtre. Ce n'est pas une école privée qui fait des expériences iconoclastes, c'est la vraie école publique d'aujourd'hui, celle qui résiste encore.

Une école « qui résiste encore », qu'est-ce que cela signifie au juste ?

Ce que j'aime dans le travail de Christian Comès, c'est qu'il montre que l'école publique peut marcher, faire vivre tout le monde ensemble et inciter chacun à y trouver sa place. Dès lors que la volonté est là, cela peut fonctionner. Et elle vaut donc la peine d'être défendue. C'est pour cela que j'ai filmé la classe de rugby, elle incarne elle aussi une école publique active, concernée par la personnalité et le profil de chaque élève.

L'attentat contre *Charlie Hebdo* est arrivé au cours d'une des années scolaires et vous avez choisi de conserver dans le film la discussion entre les élèves de la classe théâtre.

Cela s'est intégré très naturellement. Les conflits et la grande Histoire viennent nécessairement nourrir cette temporalité d'une année scolaire et alimenter le vécu d'un groupe. On avait déjà commencé à discuter de terrorisme avec les filles dans des séquences et toutes condamnaient le fanatisme ; à 14 ans, tout était très clair dans leur tête et j'étais même impressionné par leur façon très pertinente de dépasser les différences et de ne jamais se laisser aller à la violence. Mais est alors arrivé l'attentat contre *Charlie Hebdo*, qui a mis en péril certaines conceptions. Il faut déjà savoir que ces enfants nés en 2000 ou 2001 ne connaissaient pas les caricatures de Mahomet et les ont donc découvertes après l'attentat du 7 janvier 2015. Beaucoup étaient choqués, quelles que soient leurs origines. S'ils condamnaient l'attentat, ils considéraient aussi ces caricatures comme une violence faite aux gens qui ont la foi. Et on a senti une vraie zone de conflit entre ceux qui ne sont pas croyants et ceux qui sont réellement croyants. Et là j'ai beaucoup appris de cette capacité des filles de la classe théâtre à avoir un dialogue et un débat malgré leurs visions diamétralement opposées ; ce qui dominait était la satisfaction de discuter et l'envie de rester tous ensemble malgré les divergences.

On suit dans le film davantage de filles que de garçons et on sent chez elles une profonde réflexion sur la sexualité, sur le genre. Comment avez-vous perçu leur évolution ?

Un documentaire reste avant tout une histoire que l'on raconte, avec ses personnages forts. Dans la classe théâtre, les personnalités les plus fortes étaient vraiment les filles, qui avaient aussi l'avantage d'être plus nombreuses. Il y a une différence de maturité énorme, qui ne jouait pas en faveur des garçons, même si certains se sont révélés au fil des années. Ces gamins sont confrontés au porno très jeunes, mais montrer des sentiments et de l'affection pour une fille dans une pièce de théâtre devient étrangement quelque chose de subversif. Dans l'équipe de rugby, les garçons sont pudiques et émettent moins facilement des points de vue sur la société et la religion. Ils ont davantage envie de se mettre en scène et de faire les malins.

Alors qu'avec les filles de la classe théâtre, on a beaucoup discuté. J'ai vu dès le début leur faculté à argumenter, à prendre connaissance de toutes les informations, quel que soit le sujet. Ensuite les années ont passé et les sujets de discussion évoluaient. En 5^{ème}, elles parlaient de ce que ça signifie d'être une fille à Clichy, elles disaient que les hommes les sifflaient, qu'il fallait apprendre à se battre, à faire face aux mecs et à ne pas se laisser embrigader. Puis il y a eu des références un peu pop sur l'homosexualité, elles connaissaient toutes *La Vie d'Adèle* par cœur et elles ont eu des débats sur l'éventuelle acceptation ou non de l'homosexualité par les familles. Il y avait surtout

une remarquable capacité à interagir entre elles. Elles se révélaient vraiment dans ces discussions en groupe et étaient très à l'aise.

Parmi ces personnages forts, il y a bien sûr aussi le principal du collège, Christian Comès. Quel regard as-tu souhaité porter sur le personnage ? Et dans quelle mesure sa vision plurielle de la pédagogie a pu devenir celle défendue par le film ?

Sous ses dehors un peu truculents, la grande qualité de Christian Comès est qu'il croit vraiment en son métier, en l'école publique et en ses élèves. Et s'il n'était pas du tout prévu à l'origine que Christian Comès se trouve dans le film, j'ai finalement décidé à la fin de la troisième année que le film épouserait sa vision parce que je la trouve forte, singulière et salutaire, malgré ses zones de débats. Tout est réel dans ce film, aucune séquence n'a été rejouée ou téléguidée. J'assume entièrement cette vision. Je pense que l'intérêt du film vient justement de cette manière non-distanciée de regarder les choses, d'être au plus près des enfants et de défendre la vision pédagogique du principal. Et il était important pour moi de souligner à la fin que son mandat n'a pas été reconduit et que c'est une sanction officielle de l'institution. Car il ne faut pas se le cacher, c'était évidemment une lutte au quotidien, on a vraiment vécu ce côté camp retranché et village gaulois. Parce qu'autant Christian Comès est une personnalité forte et pleine d'énergie, autant cette éviction à la tête d'un collège où il avait mis en œuvre tant de projets l'a cassé psychologiquement. Quand on veut le meilleur pour ses élèves, que l'on pense à l'intérêt des plus en difficulté, qu'on essaie de faire autre chose que du collège unique et qu'on ne suit pas tout à fait l'institution, il se trouve que l'on est peu soutenu et qu'on prend des coups. C'est une réalité. Comme c'est dit dans le film, on n'a effectivement jamais vu d'inspecteur académique en quatre ans.

Il y a aussi un épisode qu'on ne voit pas dans le film, mais qui avait fait couler beaucoup d'encre dans les médias, c'est la séquestration du principal par ses professeurs en décembre 2014 après la perte du label REP (Réseau d'Éducation Prioritaire).

On avait d'abord intégré ces images de séquestration non violente d'un proviseur qui est en fait totalement du côté de ses enseignants car parfaitement d'accord avec leurs revendications. Le label REP facilitait en effet cette pédagogie à projets et ces initiatives qui aident les élèves en difficulté. Il permettait d'avoir des financements et des classes moins nombreuses. Ce qui était absurde de la part de l'Éducation Nationale, c'est que dès lors qu'un établissement sort la tête de l'eau et fonctionne à peu près, on lui enlève le label REP, pour qu'il replonge au plus profond des abîmes des collèges ghettos. Les professeurs avaient raison de se mobiliser et Christian Comès a joué le jeu en se laissant séquestrer et interviewer par les médias. On n'a finalement pas gardé cette séquence car elle aurait mis le principal au centre du film, ce qui n'était pas la volonté.

Le film a forcément un aspect mélancolique parce qu'on assiste à la dernière année d'une longue aventure. Mais pensez-vous qu'il peut aussi devenir un objet éducatif ?

Dans l'immédiat, je vois avant tout le film comme un flambeau dont il faut s'emparer. Il montre que c'est possible de changer les choses, même si c'est difficile. Quand vous êtes professeur ou principal, vous pouvez changer positivement le destin de dizaines d'élèves en faisant preuve d'inventivité pédagogique. C'est une opportunité extraordinaire. Il est faux de dire qu'on ne peut rien faire. On doit au contraire se battre pour cette école publique qui est menacée dans son fondement même, c'est-à-dire celui de l'égalité dans notre société. Cette école publique est vraiment le terreau de notre société et ce point de vue s'accompagne effectivement dans le film d'une mélancolie active, de quelque chose qui reste en mouvement même après le film.

À nous de jouer ! parle de pédagogie. Qu'avez-vous appris en tant que réalisateur ?

En commençant ce projet, j'ai rencontré Abdellatif Kechiche qui était en train de préparer *La Vie d'Adèle*. Et tout au long de ce tournage, on prenait des nouvelles l'un de l'autre. Juste avant la dernière année de tournage, Kechiche m'a proposé de me prêter les caméras de *La Vie d'Adèle*. On a

donc débarqué à la rentrée avec de nouvelles caméras qui permettaient de mieux maîtriser l'image et la lumière. Mon chef opérateur, qui venait du documentaire, avait lui tendance à utiliser la caméra embarquée pour aller d'un personnage à l'autre. J'ai fini par lui dire que je préférais en fait les plans fixes aux plans faits à l'épaule, car il y avait selon moi plus d'émotion et d'intimité à rester longtemps sur quelqu'un. Donc on a décidé au final de ne tourner que sur pied en essayant de faire le moins de mouvements possibles. On avait au départ l'idée de partir de l'intervenant. On mettait donc le micro sur le comédien ou le prof de théâtre. Mais on a finalement décidé en cours de route de remettre les enfants au cœur du projet et de braquer en permanence les caméras à hauteur d'élèves. On m'a également fait remarquer qu'il y avait peu de plans larges dans le film. Mais c'est parce que les groupes ne m'intéressent pas vraiment, je préfère être proche des individus. C'est dans le gros plan que se révèlent les caractères, les âmes, les pensées et les inquiétudes.



BIOGRAPHIE DU RÉALISATEUR



Antoine Fromental est un réalisateur et scénariste de films né en 1977. Après avoir longtemps travaillé comme collaborateur artistique pour de grands studios français, il réalise plusieurs courts métrages tel que *Melvil & Océane* en 2007, puis un moyen métrage en 2009, *Chevaliers errants au sud de l'Anamour*. En 2011, il devient l'assistant du réalisateur Abdellatif Kechiche pour son film *La vie d'Adèle* et son scénariste pour un projet en cours d'écriture. *À nous de jouer!* est son premier long métrage documentaire.

ENTRETIEN AVEC CHRISTIAN COMÈS (PRINCIPAL DU COLLÈGE)



Comment sont nées les classes à projets que l'on voit dans le film ?

En 2007 je suis arrivé au collège Jean Macé à Clichy, en tant que principal. C'était un collège de quatrième catégorie, avec 750 élèves et situé en REP (Réseau d'Éducation Prioritaire). Puis en juin 2009, alors que la rentrée de septembre était quasiment bouclée, une professeure me dit qu'elle aimerait faire une activité théâtre. Il se trouve qu'une classe de quatrième avait un vendredi après-midi de libre, alors j'ai intégré du théâtre dans leur emploi du temps. Ces élèves se sont soudain retrouvés en septembre avec un atelier théâtre et cela a bien fonctionné, même si ce fut compliqué. Deux ans plus tard, on a découvert avec stupéfaction que cette classe-là a obtenu quasiment les meilleurs résultats de l'établissement au brevet des collèges ; le théâtre aidait effectivement des élèves à se construire, surtout durant cette période particulière du collège où ils forment leur personnalité. Cette enseignante m'a donc proposé de créer une classe à horaires aménagés théâtre. Il fallait pour cela l'aval de la DRAC et un partenaire issu du territoire. Sauf qu'à Clichy, le conservatoire municipal avait une minuscule section théâtre qui n'était pas en mesure d'être partenaire de cette classe. Mais, grâce à des connaissances, nous avons pu avoir comme partenaire le Théâtre de l'Odéon et la classe a pu être labellisée. Nous avons monté une commission et avons organisé un casting pour recruter des élèves du secteur. On ne se préoccupait pas de savoir si les enfants étaient par ailleurs bons ou mauvais élèves, il leur était simplement demandé de lire un texte pour voir si cela prenait. Les élèves retenus ont donc composé cette première classe théâtre, allant de leur 6^{ème} à leur 3^{ème}.

Le théâtre constitue donc clairement à vos yeux une plus-value permettant aux élèves de s'épanouir ?

Le théâtre est une plus-value parce que c'est d'abord un accès à la culture. Dans le package de la classe théâtre, il y a en effet les cours, le fait de monter une pièce et une sortie au théâtre par mois. C'est une vraie ouverture car les enfants rentrent dans quelque chose qu'ils ne connaissaient habituellement pas. C'est généralement associé à une culture bourgeoise, mais c'est surtout un accès à la citoyenneté parce que faire du théâtre c'est parler, c'est argumenter, c'est jouer un rôle, c'est se présenter devant les autres, des éléments qu'ils ne trouvent pas le reste du temps quand ils sont simplement assis en écoutant un professeur. J'ai vu alors comment cet accès à la parole les transformait et les autorisait à prendre en quelque sorte le pouvoir qu'ils ne prennent habituellement pas en tant qu'élèves.

Comment s'est formée la classe rugby, que l'on suit également dans le film ?

La démarche n'est pas si différente : un professeur d'EPS avait effectué un travail avec le club de rugby

local de Clichy et ils sont venus me proposer de monter une section sportive. Comme pour la classe à horaires aménagés théâtre, on labellise donc une action pédagogique. Et cela permet institutionnellement d'avoir une reconnaissance, autorisant le club local de rugby à salarier un animateur. Cette section rugby était sur deux ans (4^{ème} et 3^{ème}) et deux enfants de la classe théâtre sont d'ailleurs passés en classe rugby en cours de scolarité, ce qui a visiblement attiré l'œil de cinéaste d'Antoine Fromental qui s'est penché sur les matchs de rugby. Mais il n'y avait pas que le théâtre et le rugby au collège Jean Macé, il existait quelques autres projets alternatifs qu'on ne voit pas dans le film.

Aviez-vous dès votre arrivée au collège Jean Macé cette volonté d'y créer une pédagogie à projets ?

Quand je suis arrivé en 2007, mon prédécesseur avait déjà initié un travail qui consistait à maintenir de la mixité au sein du collège. Il avait par exemple créé une 6^{ème} européenne. Et mon moteur a vraiment été de maintenir cette mixité sociale au sein du collège. Clichy est une ville toute proche de Paris qui a commencé à se gentrifier. Mais ces nouveaux arrivants ne considéraient pas du tout les écoles publiques de Clichy et se tournaient directement vers le privé hors de la ville ; car à Clichy l'histoire fait qu'il n'y a ni école privée, ni collège privé ni lycée privé. La plupart faisaient tout pour se désécotoriser et pour éviter les établissements publics. J'ai donc beaucoup insisté sur cette 6^{ème} européenne en faisant littéralement du marketing. Dès le mois de décembre, j'accueillais donc les parents et leur vendais le collège Jean Macé. Après cela, on a créé des projets comme le théâtre et le rugby, afin de proposer des classes avec des couleurs fortes et d'être attractifs. Des élèves qui étaient dans le privé sont par exemple venus au collège Jean Macé pour intégrer la classe rugby. C'était à la marge, certes, mais cela leur offrait la possibilité de faire du rugby dans une section sportive sans pour autant être déshabillés sur le latin ou le français. Mon souci est vraiment d'éviter que les collèges se ghettoïsent, je crois qu'il faut être très attentif à ça. Le théâtre, le rugby, les classes à intelligences multiples : toute cette pédagogie alternative doit aider les enfants à progresser en vue de pouvoir choisir en fin de 3^{ème} une orientation plus ou moins adaptée à leur personnalité.

Vous dites ouvertement dans le film que l'école d'aujourd'hui n'est pas adaptée à tout le monde, mais il flotte à la fin l'espoir d'une pédagogie « ouverte et plurielle ». Quels seraient selon vous les grands principes à observer pour y parvenir ?

Je crois qu'il est important de montrer aux enfants qu'on s'intéresse à eux. On a pu sauver certains enfants qui ont été totalement portés par des projets alternatifs, même si trop d'élèves ont ainsi été laissés sur le côté. Sous couvert d'égalité, l'école fabrique en effet de l'inégalité. Tout le monde n'a pas les mêmes potentialités, il y a beaucoup de caractères pour qui ça ne fonctionne pas. Voilà pourquoi je ne crois personnellement plus trop au collège unique, qui n'offre en réalité pas la même chose à tout le monde. Il me paraît plus que jamais utile d'envisager des pédagogies différentes en fonction des élèves et d'aider des enseignants qui veulent rompre avec cet enseignement frontal en trouvant des méthodes alternatives qui visent à nourrir les élèves. Il y a eu un moment où s'est développé en école primaire tout un travail alternatif, par exemple avec Montessori. Et ce n'est pas un hasard si aujourd'hui beaucoup de gens se dirigent vers cette pédagogie.

La fin du film insiste sur le fait que votre mandat à Jean Macé n'a pas été reconduit, ce qui donne une tonalité mélancolique, voire douce-amère, à cette conclusion. L'avez-vous perçu ainsi ?

J'avoue que je n'ai pas bien vécu cette période d'éviction ni mon arrivée dans un nouvel établissement. L'institution a tout fait pour casser ce que j'avais mis en place dans ce collège, mais je reste persuadé que ce qui a été réalisé fut source de joie et d'énergie. Concernant la tonalité mélancolique du film, il faut savoir que cette classe théâtre était la toute première de l'établissement et qu'elle a été suivie tout du long par la caméra. **À nous de jouer!** montre en tout cas très bien à quel point l'ambiance d'un établissement est primordiale. Il faut que les enseignants et tout le personnel scolaire se sentent autorisés à prendre des initiatives et il faut que le principal les encourage. Il faut s'ouvrir, tout simplement.

LISTE ARTISTIQUE

Christian COMES – Principal du collège Jean Macé
Cécilia MPOUDJA MAZUR – Professeure de Français et de Théâtre,
responsable des Classes à Horaires Aménagés Théâtre
Juliette STEIMER – Intervenante Théâtre
Guillaume FAURE – Intervenante Théâtre
Anaïs WILHELM – Professeure de Français
Yvain CAUDERAN – Professeur d'EPS et Responsable de la Section Sportive Rugby
Sylvain DUVERD – Entraîneur de rugby
Olivier PY – Directeur du Festival d'Avignon

Les kids de la classe théâtre : Hedi BENSEFIA, Smâhan BOUIMOUASS, Marie-France BOUR, Diana CHEBBINE, Samy CHIHI, Noémie COUZI, Claudia MOURO DO ROSARIO, Océane DURIEUX, Lukas FANCHONE, Sarah GOZAL, Omar HASSAN, Phebe JELLOULI, Claude KENMOE, Selen KOUIDER, Sofiane LATRECH, Juliette MAHEU GOURMELON, Doriane MORDIER, Léa PHILIPPO, Paul REY, Cannelle SAMYN, N'Djabou SQUARE et Oulouhou YAHAYA

Les kids de la Section Sportive de Rugby : Riwan PEDEN, Artemy GALLO, Anthony GUIHARD, Ethan LEJEUNE OUSMER, Nabi SANE, Léo TARANTOLA, Anthony ALLAVOINE, Yuva BENAKLI, Ruben CHESNAIS, Adam ISMAILI, Majuran JEYAKANDAN, Olivier LOGEL, Sébastien RODRIGUEZ et Simon TRAYMANY



LISTE TECHNIQUE

Réalisation, Scénario, Image & Son – Antoine FROMENTAL
Image – Nicolaos ZAFIRIOU assisté de Alice BENCTEUX et de Sylvain PHAN
Prise de son, montage & mixage – Jean-Baptiste VELAY assisté de Marie AVERTY
Musique originale – Samuel « DEVOL » NICOLAS
Montage – Cécile DUBOIS

Produit par : Sarah CHAZELLE & Étienne OLLAGNIER, Jour2Fête Production
Anne-Cécile BERTHOMEAU & Édouard MAURIAT, Mille et une productions
Distribution France et Ventes Internationales : Jour2Fête
Avec la participation du Centre National de la Cinématographie et de l'Image Animée

